Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1970)

Heft: 2

Artikel: D'Ammien, de Claudien et d'une signification actuelle possible des études latines

Autor: Paschoud, François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-871028

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D'AMMIEN, DE CLAUDIEN, ET D'UNE SIGNIFICATION ACTUELLE POSSIBLE DES ÉTUDES LATINES

*La rédaction d'*Etudes de Lettres *m'a généreusement offert de publier la leçon inaugurale que j'ai prononcée le 18 décembre 1969 comme nouveau titulaire d'une chaire de langue et littérature latines à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Si j'ai hésité, c'est par crainte de conférer par l'impression un poids excessif à un texte très personnel, sans doute parfois un peu aventureux, et lié aux contingences du moment ; je me suis finalement décidé à présenter cette leçon telle qu'elle a été prononcée, sans autres modifications que l'ajout de quelques références, avec l'espoir que le lecteur la considérera comme une tentative de quelqu'un qui cherche, et non comme l'affirmation dogmatique de quelqu'un qui prétend avoir trouvé. Quoi qu'il en soit, je remercie* Etudes de Lettres *de me fournir ainsi l'occasion de témoigner ma reconnaissance et mon attachement à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne et à ceux qui y ont été mes maîtres.*

Il est diverses manières de concevoir une leçon inaugurale : un usage commode consiste, pour justifier a posteriori le choix flatteur dont on a été l'objet, pour démontrer publiquement sa préexcellence et pour éviter en tout cas de prêter trop le flanc à la critique, de choisir le sujet le plus technique et le plus érudit qui se puisse concevoir ; le bon public n'y comprend rien mais semble en général convaincu, les mauvais esprits mis à part. Je vais m'engager moi-même sur une autre voie, exposer quelques idées générales et très personnelles, et prendre ainsi des risques considérables : Je serai en effet obligé d'effleurer, dans le cadre restreint d'un exposé, plusieurs sujets très vastes, et que je n'ai de loin pas la prétention de dominer ; je devrai, par souci de concision, formuler certains jugements, certaines appréciations, sans pouvoir ajouter les nuances qu'il faudrait.

Je tiens donc à prendre mes précautions en commençant et à signaler qu'il n'y a pas lieu d'interpréter en un sens trop catégorique des affirmations que seul le souci de rapidité me pousse à formuler d'une manière qui pourra paraître trop apodictique.

Si j'ai choisi un tel sujet, c'est que le latin, objet classique de controverse, se voit aujourd'hui plus que jamais remis en question, non seulement en fonction des méthodes selon lesquelles il est enseigné et de la personne de ceux qui l'enseignent, mais aussi en son existence et son essence même. C'est pourquoi j'ai cru indispensable, au moment d'inaugurer un enseignement si problématique, d'inviter les étudiants en latin à un examen de conscience et de montrer l'exemple en me soumettant le premier à cet exercice. Quels sont les fondements qui permettent aujourd'hui de consacrer un temps important à approfondir l'étude du latin au niveau universitaire, puis de l'enseigner, à quelque niveau que ce soit, enfin de défendre la position que le latin occupe actuellement dans notre système d'enseignement, et cela avec bonne conscience et en pleine connaissance d'impératifs pédagogiques et sociaux tout nouveaux, qui incontestablement tendent à diminuer toujours plus le rôle du latin, même dans les filières prégymnasiales et gymnasiales préparant à l'entrée dans les facultés de sciences humaines ? Je crois qu'aujourd'hui, tout latiniste a le devoir de se poser cette question et d'éprouver ainsi la solidité de sa vocation. Ce faisant, il ressentira peut-être comme moi le besoin d'une certaine réorientation idéologique. Mon dessein est, dans cette leçon, d'esquisser, non pas la direction dans laquelle cette réorientation doit nécessairement se faire, mais une direction, parmi d'autres qui sont certainement possibles, dans laquelle elle pourrait se faire.

* * *

Le titre de cet exposé comporte les noms de deux écrivains latins, Ammien et Claudien. Je ne dirai que quelques mots de chacun d'eux, mais je tenais à ce que leurs noms figurent dans ce titre afin qu'en quelque sorte ils m'assistent comme deux génies tutélaires, car ils sont tous deux des « convertis » au latin, et j'avoue que ce n'est pas sans quelque intention de prosélyte que je parle aujourd'hui.

Ammien Marcellin est, selon le mot souvent cité d'un connaisseur, Ernest Stein, l'auteur d'un manuel justement célèbre consacré à l'histoire de l'antiquité tardive, « le plus grand génie littéraire que le monde ait connu... entre Tacite et Dante » [1]. C'est un Grec de

[1] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire,* édition française par J.-R. Palanque, Paris, 1959, I, 1, p. 215.

Syrie, né à Antioche, qui passa de nombreuses années de sa vie à servir, comme officier d'Etat-Major, les empereurs Constance II et Julien l'Apostat. Après la mort tragique de celui-ci, en 363, il se retire de la vie militaire, voyage, se fixe sans doute finalement à Rome et consacre sa vieillesse à rédiger un important ouvrage historique en trente et un livres — dont sont conservés les dix-huit derniers — dans lequel il narre les destinées de Rome, tout d'abord sous forme résumée, dès le règne de Nerva, qui succède en 96 à Domitien, et ensuite, quand il en arrive à l'époque qui est pour lui contemporaine, avec un grand luxe de détails ; son ouvrage s'achève avec la mort de Valentinien Ier en Occident et celle de Valens en Orient, en 375 et 378. Or, ce Grec, cet ami de l'helléniste militant que fut le rhéteur Libanios [1], cet admirateur enthousiaste de l'empereur Julien, qui fut sans doute le plus Grec des souverains qu'ait connus l'Empire, non seulement écrit son œuvre en latin, mais encore se révèle à nous comme ayant adhéré avec une intense ferveur à tout ce qui constitue les traits caractéristiques de l'historiographie occidentale latine : il prend comme modèle Tacite, le dernier avant lui sans doute qui ait illustré le genre littéraire de la grande histoire, il choisit comme point de départ de son œuvre celui précisément auquel s'est arrêté Tacite, il y insère régulièrement une chronique de la ville de Rome, bien que celle-ci fût, alors déjà, déchue de son importance politique ; il consacre aussi à cette même ville deux importantes digressions [2] où, sans doute, il critique âprement les habitants de Rome ; cependant ces critiques mêmes font mieux ressortir sa dévotion pour la cité qu'il nomme *Vrbs uenerabilis, domina et regina, asylum mundi totius* [3] ; enfin il recourt fréquemment au procédé typiquement latin de l'*exemplum,* la citation d'un cas parallèle tiré du glorieux passé national et destiné à illustrer ou à expliquer une situation contemporaine ; bref, tout, dans son histoire, est foncièrement romain. C'est peut-être le privilège des grands savants de proférer parfois de grandes sottises : c'est ce qui fit Wilamowitz le jour

[1] Cf. F. Paschoud, *Roma aeterna. Etudes sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions,* Institut suisse de Rome, 1967, p. 36.

[2] 14, 6 ; 28, 4.

[3] 14, 6, 5 ; 14, 6, 6 ; 16, 10, 5 ; dans ce dernier passage, *asylum* est pris *in malam partem,* Constance II considère que la population de Rome est un ramassis de tous les peuples ; mais Ammien joue certainement sur le double sens de ce mot, qui peut aussi être pris *in bonam partem* : Rome est le lieu d'accueil de tous les peuples, le symbole de la tolérance, de l'universalisme ; cf. H. Fuchs, *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt,* Berlin, 1938, pp. 40-42 et 85-87 ; autres désignations élogieuses de Rome chez Ammien : 14,6,3 ; 14,6,21 ; 16,10,13 ; 16,10,20, etc.

où il écrivit que dans l'œuvre d'Ammien, seul l'appareil extérieur de la langue était romain, que pour le reste, l'ouvrage s'inscrivait dans le contexte de l'historiographie grecque [1].

Nulle part, du moins dans les livres conservés, Ammien ne nous dit pourquoi il choisit Tacite comme modèle, pourquoi il écrit en latin et pourquoi il se place dans la lignée de l'historiographie occidentale, romaine. Nous sommes donc condamnés ici aux hypothèses ; on peut en formuler de très vraisemblables, mais je préfère pour l'instant réserver ce point et passer directement à un autre Oriental qui, comme Ammien, écrivit son œuvre en latin et, comme lui aussi, ne nous a pas expressément informés des raisons de son choix. Il s'agit d'un Egyptien natif d'Alexandrie, Claudius Claudianus, que nous nommons Claudien ; les historiens de la littérature latine s'accordent à reconnaître en lui le meilleur poète latin de toute l'antiquité tardive. De sa jeunesse et de la fin de sa vie, nous ignorons pratiquement tout, ce n'est que pour la période qui s'étend de 395 à 404 que nous disposons de quelques informations : c'est alors qu'il compose ce que nous possédons de son œuvre, qu'il séjourne en Occident — sans doute essentiellement à la cour de Milan —, et qu'il joue un certain rôle politique. Quelques rapides indications sont ici indispensables. Théodose Ier, le dernier empereur qui régna seul sur tout l'Empire, était mort le 17 janvier 395 et avait laissé l'Empire à ses deux fils, l'Orient à Arcadius, qui avait dix-huit ans, l'Occident à Honorius, qui en avait onze. Les nouveaux princes étaient non seulement de très jeunes gens, mais aussi des individus particulièrement falots. Prévoyant les difficultés que cette situation ne manquerait pas de faire surgir, Théodose avait confié ses fils à des régents. Le régent d'Occident, Stilicon, est une personnalité qui fut très discutée de l'antiquité à nos jours. D'origine vandale, il avait fait une brillante carrière dans l'armée et avait accédé aux plus hauts commandements ; Théodose lui avait donné en mariage sa nièce et fille adoptive Séréna. Il n'est pas impossible que très peu avant sa mort, Théodose, voyant en Stilicon un général valeureux et loyal, et dont on ne pouvait craindre qu'il se dressât jamais en usurpateur, puisqu'il était d'origine barbare, lui ait confié la tutelle de ses deux fils et par cela même les destinées de l'Empire tout entier. Quoi qu'il

---

[1] *Die griechische Literatur des Altertums,* dans *Kultur der Gegenwart* I, 8 : *Die griechische und lateinische Literatur und Sprache,* Leipzig, 1907, p. 201, approuvé par E. Kornemann, *Die römische Kaiserzeit,* dans Gercke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft* III, Leipzig, 1912, p. 253. (Dans mon ouvrage cité à la n. 1, p. 132, je mentionne ces deux opinions avec des références incomplètes ; cf. pp. 35, 345 et 351.)

en soit de ce point controversé, la tâche de Stilicon fut des plus lourdes : il n'eut pas seulement à se battre contre l'envahisseur germain, mais aussi à se garder des embûches de ceux qui dans l'Empire étaient ses rivaux ou adversaires : d'abord les régents de l'Empire d'Orient, Rufin, auquel succéda l'eunuque Eutrope, ensuite, et en Occident même, le parti antigermanique de la cour, qui ne pouvait supporter de voir un Barbare occuper en fait la première place. Après de nombreuses péripéties sur lesquelles je ne puis m'attarder, Stilicon périt en 408, victime des intrigues du parti antigermanique. Si ces événements nous importent ici, c'est que l'œuvre de Claudien ne s'explique qu'en fonction de Stilicon : Stilicon est en effet le héros des poèmes de Claudien, Claudien le chantre officiel de Stilicon : c'est à justifier et à glorifier sa politique civile et militaire que sont consacrés, directement ou indirectement, presque tous les poèmes de Claudien, qui ensemble remplissent un fort volume in-quarto [1]. Dans ces œuvres latines d'un poète d'origine grecque, ce sont à nouveau les valeurs de l'Occident latin qui sont sans cesse défendues, soit contre la barbarie germanique, soit contre les mœurs orientales de la cour de Constantinople.

Ainsi, Ammien et Claudien, respectivement le plus grand historien et le meilleur poète de leur temps, sont l'un et l'autre des Grecs convertis au latin, à la romanité occidentale. Je ne puis traiter ici le difficile problème des causes de cette double « conversion », et ce ne sera qu'en concluant que j'en suggérerai une. Pour l'heure cependant, je voudrais quitter l'antiquité pour m'interroger sur le sens que peuvent aujourd'hui avoir les études latines, considérées non pas comme un quelconque des multiples domaines de savoir humain, mais comme une discipline qui a le périlleux honneur d'une position privilégiée, du fait qu'elle est enseignée intensivement au niveau secondaire, exigée comme formation de base pour l'entrée dans diverses facultés, dont la nôtre [2], enfin recommandée en lettres comme une des branches essentielles. Ces privilèges sont-ils justifiés ?

* * *

[1] Je songe à l'édition de Th. Birt dans les *Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi* X.

[2] Je signale à ce propos — puisque aussi bien le point est controversé — que le dernier règlement de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève (1969) impose aux porteurs d'un certificat de fin d'études secondaires sans latin un examen dans cette matière avant qu'ils puissent se présenter aux différentes séries d'examens nécessaires pour la licence ; il convient cependant de relever que la Faculté organise pour ces étudiants un enseignement de deux ans de langue et civilisation latines qui leur est spécialement destiné.

On peut répondre à cette question en fonction de divers critères ; le premier que je voudrais aborder est celui de l'utilité. Je crois qu'il faut avoir le courage de reconnaître qu'au sens strict du mot, l'étude du latin est inutile, excepté pour un certain nombre de personnes qui sont rapidement énumérées : celles qui enseignent une discipline relative à l'antiquité ou au moyen âge, ou encore une langue néo-latine, les juristes, si du moins l'on considère comme indispensable qu'ils soient formés au contact immédiat des textes du *Digeste,* les théologiens et les historiens de l'Eglise, dans la mesure où la Vulgate et les auteurs chrétiens de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance importent à leurs travaux. Pour tous les autres, le latin est un luxe, et un luxe coûteux, car l'étude de cette langue n'est pas facile. J'ajouterai cependant aussitôt que dans notre société d'abondance, le luxe peut aussi être intellectuel, et même se révéler profitable dans une perspective plus large. Si un enseignement parvient à prouver son efficacité dans le domaine de la formation générale de l'homme, qu'il s'agisse d'histoire de l'art, de philosophie, de musique ou de latin, il n'a pas aujourd'hui à chercher ailleurs sa justification dans une société qui permet à l'individu de consacrer un temps toujours accru à sa formation, mais exige aussi de lui une grande souplesse pour s'adapter sans cesse à un monde en très rapide mutation. Or, cette souplesse, ce sont, bien plus que les apprentissages immédiatement utiles, les disciplines de formation générale qui la font acquérir. Ces mêmes disciplines de formation générale ont aussi un rôle social à jouer au moment où le droit aux loisirs crée des problèmes nouveaux : le succès grandissant des universités populaires révèle une soif de culture désintéressée largement répandue. Dans ce contexte, le latin a une chance à saisir : je n'imagine certes pas que le Suisse moyen de demain passera son samedi, non à nettoyer sa voiture, mais à lire Virgile dans le texte ; je crois cependant qu'une juste appréciation des obstacles très réels qui rendent difficile l'accès au latin et un effort sincère pour trouver si possible des voies d'approche nouvelles pourraient aboutir à un résultat positif: non pas rétablir l'hégémonie du latin, par laquelle précisément il s'est attiré tant d'ennemis ; mais bien éviter que par une sorte de mouvement pendulaire, on tombe d'un excès dans l'autre, qu'on élimine systématiquement le latin, obtenir que demain autorités scolaires de tous niveaux, professeurs, parents d'élèves soient judicieusement informés des fins de l'enseignement du latin et lui fassent la place qu'il mérite.

* * *

Je viens de mentionner les obstacles qui rendent problématique l'avenir des études latines. On peut, me semble-t-il, les grouper en trois catégories, la première étant d'ordre social et politique. Il est incontestable que le latin a longtemps été considéré essentiellement non comme un moyen de culture, mais comme un élément de discrimination sociale. Les conditions ont aujourd'hui changé, mais les préjugés d'hier sont encore vivaces. D'un côté, il y a des parents qui veulent envers et contre tout que leurs enfants étudient le latin, unique moyen, selon eux, de les faire accéder à une position sociale qu'ils estiment meilleure ; de l'autre côté et par réaction, beaucoup de défenseurs parfaitement sincères de la démocratisation des études considèrent que la suppression généralisée du latin serait une mesure essentielle pour la réalisation de leurs vœux. Or, il n'est pas toujours aisé de s'opposer à ce point de vue pourtant simpliste, du fait que, tantôt par naïveté, tantôt de propos délibéré, les défenseurs du latin de tous bords n'ont rien fait pour dépouiller cette discipline d'une idéologie, d'une imagerie plus ou moins consciemment engagée dans un conservatisme extrême.

Qu'on songe par exemple aux clichés qui pour le grand public sont liés à Rome et à sa civilisation, clichés sans doute créés en partie par les écrivains latins eux-mêmes et largement répandus par les manuels traditionnels, certains films à grand spectacle et certains ennemis du latin, trop heureux d'une caricature que leur fournissent leurs adversaires eux-mêmes. Le tableau est le suivant : sous la république, Rome vit vertueusement, gouvernée par l'oligarchie sénatoriale, le bon peuple se contente de sa pauvreté, travaille et se tait ; dans les dangers, quelques héros, toujours bien nés, sauvent l'Etat par leurs vertus civiles et militaires et leur noble esprit de sacrifice ; à l'occasion, on crucifie quelques milliers d'esclaves pour rétablir la situation ; plus tard, le bon peuple se met à murmurer, des ambitieux, des hommes « perdus de mœurs », comme disent les manuels, s'allient avec la « lie de la société » — c'est ainsi qu'on nomme ceux qui réclament —, et, malgré la vaillante résistance des *boni* — il s'agit évidemment des conservateurs —, un régime nouveau s'établit ; tout le pouvoir tombe aux mains d'un monarque, dépeint le plus souvent comme un tyran égoïste, sanguinaire et vicieux, les vertueux conservateurs souffrent en silence, cependant que le peuple se goberge et va au cirque pour voir des chrétiens être dévorés en cérémonie par des bêtes féroces.

A un niveau plus élevé, on se plaît à insister exclusivement sur le caractère esclavagiste et impérialiste de la société romaine sans songer aux précautions qu'il faut toujours prendre en projetant dans

le passé nos intérêts et nos soucis actuels, et sans trop se soucier de définir les caractères spécifiques de cet impérialisme et de cet esclavagisme. Il est vrai que dans un passé qui n'est pas très lointain, on s'est dans l'autre camp complu à glorifier tout aussi unilatéralement cet impérialisme et à l'ériger en justification d'une politique insoutenable: on sait bien que Mussolini, au moment de conquérir l'Ethiopie, s'est ouvertement posé en restaurateur de l'Empire romain. Ainsi le latin, la civilisation romaine se trouvent engagés dans des conflits actuels qui viennent oblitérer leur véritable signification sur le plan culturel. Le fait que, au moment où l'Eglise catholique a abandonné le latin comme langue liturgique, les plus farouches défenseurs de la messe en latin aient été le plus souvent ceux qui s'opposaient le plus catégoriquement à tout changement dans l'Eglise n'a récemment pas peu contribué à répandre l'idée que le latin était une discipline réactionnaire par excellence. Je ne doute évidemment pas que nous soyons tous conscients de cette situation, mais cela ne suffit pas, car les vieux clichés ont la vie dure, surtout si certains ont le souci tactique qu'ils ne soient pas oubliés. Un premier effort consistera donc à rompre les amarres avec cette conception idéalisée du passé romain, qui voyait dans l'étude du latin en particulier une école de vertu, à dépasser le prêchi-prêcha philosophico-moral auquel les Latins se sont si volontiers abandonnés et à atteindre la réalité psychologique, historique et sociale que masquent les slogans et les lieux communs. J'y vois quant à moi un moyen de ramener dans le domaine objectif et scientifique le problème du latin, de prouver que l'étude de cette langue comporte une valeur générale intrinsèque indépendante de tout système politique, social ou éducatif.

* * *

Une deuxième catégorie d'obstacles qui compromettent la situation du latin est d'ordre linguistique et pédagogique, me semble-t-il. Les points de vue très nouveaux de la linguistique synchronique et l'intérêt justifié qu'ils provoquent détournent l'attention des langues mortes. Par ailleurs, le bouleversement de la terminologie et des schémas grammaticaux n'est pas sans conséquence sur la signification qu'on attribue à l'étude du latin. Pendant longtemps, on a considéré les conceptions grammaticales des anciens comme canoniques, on les a projetées tant bien que mal sur les langues modernes et considéré que l'étude du latin était la condition préalable à une étude approfondie de la langue maternelle et à l'apprentissage des langues

étrangères ; ce point de vue est du reste parfaitement justifié tant qu'on reste fidèle aux conceptions des grammairiens gréco-latins. Mais aujourd'hui, grammairiens et linguistes ont rompu avec cette tradition et ont mis au point des procédés plus précis pour décrire les divers systèmes et mécanismes des langues. Ces innovations sont appliquées dans l'enseignement des langues vivantes et le seront toujours davantage. Le latin perdra donc toujours plus sa valeur normative sur le plan grammatical.

Cela ne signifie cependant pas, surtout dans les pays où l'on parle des langues romanes, que le latin soit désormais sans intérêt du point de vue de la linguistique théorique et appliquée. Pour bien comprendre le mécanisme d'une langue, le linguiste a besoin d'un terme de comparaison, d'une autre langue. Or, le latin constitue un excellent terme de comparaison pour toutes les langues romanes, car il est en même temps proche et lointain d'elles, il offre cette proximité évidente aux observateurs les moins avertis qu'il y a entre une langue-mère et des langues-filles, il offre aussi l'indispensable distance en présentant, sur le plan de la phonétique, de l'accent, de la flexion, de la syntaxe, de l'évolution sémantique de racines restées morphologiquement très semblables, des différences fort considérables avec toutes les langues romanes. De plus, le latin que nous connaissons par la majorité des textes antiques est une langue codifiée selon un canon très sévère et qui a été façonnée par des hommes qui étaient en même temps écrivains, grammairiens et philosophes, qui ont été très sensibles au problème de l'adéquation du langage à la réalité et qui se sont efforcés de créer un lien cohérent et logique entre leur langue et la réalité qu'elle devait exprimer ; par son caractère même de langage littéraire un peu artificiel, le latin constitue ainsi un système très intéressant pour la linguistique moderne si préoccupée de problèmes de logique formelle.

Je pense que même au niveau très pratique de l'enseignement secondaire, les considérations que je viens de développer font regagner sur un plan nouveau ce que le latin a perdu en cessant d'être une norme universelle. Cela n'est cependant possible que si le latin est enseigné selon une méthode et une terminologie qui ne soient pas totalement différentes de celles qu'on utilise pour enseigner la langue maternelle et les langues étrangères vivantes. Il y a là une tâche très difficile, mais aussi très urgente à accomplir, si du moins l'on veut éviter que le latin ne devienne à brève échéance une spécialité confidentielle.

* * *

Une troisième catégorie d'obstacles qui rendent aujourd'hui l'accès au latin très ardu est d'ordre littéraire, esthétique. Pour préciser ce que j'entends, je ne puis mieux faire que de résumer un article dû au père A. J. Festugière, paru en 1958 dans la revue *Philologus* et intitulé *Vraisemblance psychologique et forme littéraire* [1]. L'auteur commence par citer une scène du roman de Hemingway, *L'adieu aux armes,* et précisément le dernier entretien, mieux, la dernière entrevue entre une jeune femme qui va mourir et l'homme qu'elle aime, puis met cette page en parallèle avec un passage de l'*Alceste* d'Euripide [2] : la situation est toute semblable ; Admète, roi de Phères, en Thessalie, est atteint d'une maladie mortelle ; Apollon a obtenu des Parques qu'elles sauvent Admète, mais celles-ci exigent à sa place une autre victime ; c'est Alceste qui s'offre pour mourir en lieu et place de son mari Admète ; la scène citée par le père Festugière est celle, célèbre, des adieux d'Alceste et d'Admète. La différence entre Euripide et Hemingway est éclatante ; chez le moderne, le dialogue est à peine ébauché, les bribes de phrases sont plus importantes par ce qu'elles suggèrent que par ce qu'elles expriment, les silences plus éloquents que les mots, l'art de Hemingway tient compte de la vraisemblance psychologique, la scène qu'il présente pourrait être réelle. Chez Euripide, les adieux d'Alceste et d'Admète s'étendent sur environ cent cinquante vers : ils se composent d'une introduction chantée, d'un monologue d'Alceste, d'un monologue d'Admète et d'une conclusion en stichomythie, c'est-à-dire un dialogue où les interlocuteurs se répondent vers par vers ; tout le passage présente une structure rhétorique très soignée et, quels qu'en soient les mérites littéraires, il est aux antipodes de la vraisemblance psychologique. Le père Festugière observe: « Pour les Anciens, la vraisemblance ne compte pas au regard des formes littéraires qu'impose un genre donné, le type traditionnel. » Il illustre ensuite cette affirmation par d'autres exemples, trois prières, dont le contexte prouve qu'elles ont été prononcées dans des états de grande faiblesse ou d'intense excitation : il s'agit de la prière de Lucius au dernier livre des *Métamorphoses* d'Apulée, de la prière de sainte Macrine tirée de la *Vie* composée par Grégoire de Nysse, enfin d'une prière de saint Pachôme rapportée dans une *Vie* anonyme rédigée en langue copte. Une analyse rhétorique, colométrique et rythmique prouve que ces trois prières sont des textes élaborés patiemment selon toutes les règles de l'art par des écrivains à leur table de travail sans qu'il

[1] Pp. 21-42.
[2] v. 244-392.

soit nullement tenu compte des circonstances dans lesquelles ces prières ont été prétendument prononcées, c'est-à-dire à nouveau sans aucun souci de vraisemblance psychologique. Le père Festugière conclut en ces termes : « Ce qui choque parfois notre goût moderne dans la lecture des Anciens ne provient pas, me semble-t-il, de ce qu'ils auraient méconnu les lois élémentaires de la vraisemblance, mais de ce qu'ils obéissent à d'autres lois, à leurs yeux plus importantes, celles de l'œuvre d'art. Notre point de vue est historique et psychologique, le leur esthétique. On a souvent fait la remarque à propos des discours insérés dans les historiens de l'antiquité. Les exemples que j'ai montrés permettent, je crois, de généraliser l'observation. Soyons sûrs qu'Euripide, Apulée, Grégoire de Nysse, et même l'auteur copte de la *Vie* de Pachôme, sont très conscients de leur art, certainement capables de discerner ce qui nous paraît aussitôt comme invraisemblable. Ce qu'ils nous offrent, ils l'ont voulu tel. A nous de nous rappeler les principes qui les guidaient. Wilamowitz dit fort bien, à propos d'Aelius Aristide : *Dem alten Künstler sollen wir geschichtliche Gerechtigkeit angedeihen lassen und nicht Massstäbe an ihn legen, die er weder gekannt hat noch anerkennen würde.* »

Sans doute pouvons-nous découvrir dans les textes grecs et latins des beautés que l'auteur n'y a pas consciemment mises [1], ce que le père Festugière montre en tout cas clairement, c'est que les écrivains antiques, et les Latins en particulier, respectaient des conventions qui sont sans valeur pour nous. « A nous de nous adapter à leur goût » déclare le savant helléniste, et il a parfaitement raison; mais il oublie que pour ceux qui n'ont pas sa culture, cet effort d'adaptation peut, soit constituer une exigence exorbitante, soit du moins priver d'une grande partie de sa spontanéité tout contact avec un texte antique, tant est lourd le poids de l'érudition qu'il faut pour y accéder. Cette réflexion que je fis après avoir lu l'article du père Festugière, je ne pus m'empêcher de la confronter avec l'impression très vive que m'avait laissée la lecture du beau livre de Henri-Irénée Marrou intitulé *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* [2]. On y voit que dès le 4e siècle avant J.-C., l'école concentre toujours plus son intérêt sur les problèmes de langue et de littérature et qu'elle codifie avec une complexité et un raffinement sans cesse croissants l'enseignement qu'elle dispense. Toute création littéraire respecte certaines règles, certains schémas, mais lorsqu'une littérature n'est plus composée que par des auteurs et pour des lecteurs issus d'un même système d'enseignement

[1] Ce qui réduit la portée de la remarque de Wilamowitz.
[2] 6e éd., Paris, 1965.

très développé et complexe, elle prend un aspect bien particulier, que définit en partie le père Festugière, et qui peut aussi apparaître assez clairement par la comparaison des œuvres grecques archaïques et classiques, c'est-à-dire rédigées avant le grand développement du système scolaire grec, avec celles du 4e siècle et de la période hellénistique, c'est-à-dire postérieures à l'apparition du dit système. Dès le 4e siècle, les chefs-d'œuvre classiques acquièrent une valeur normative et le but de l'écrivain n'est alors plus uniquement de composer une œuvre forte et originale, mais aussi de faire sans cesse écho aux modèles du passé; cette évolution aboutit à la poésie savante alexandrine.

Cet aspect érudit, scolaire, que prend la littérature grecque post-classique caractérise la littérature latine dès ses origines, du fait que celle-ci naît au moment où s'implante à Rome le système d'enseignement de type grec. Il ne faut pas oublier que celui par lequel s'ouvrent traditionnellement tous les manuels de littérature latine, Livius Andronicus, le premier écrivain latin, est Grec d'origine et professeur de métier. Ses œuvres latines sont des adaptations de modèles grecs, et si Livius Andronicus se met à écrire en latin, c'est qu'il a besoin de textes pour alimenter son programme d'explication d'auteurs destiné à former selon les méthodes de l'école grecque des élèves qui ignorent le grec. Il est bien évident que par la suite, la littérature latine se dégagera de plus en plus de ses modèles grecs et de ses origines scolaires. Il n'en reste pas moins que les plus grands écrivains latins reconnaîtront cette dette et se plieront délibérément à l'imitation des grands classiques grecs et au respect de l'appareil de règles et de conventions pieusement transmis par les professeurs. Lorsque le latin aura lui aussi ses classiques et que la connaissance du grec reculera en Occident, ces classiques latins deviendront à leur tour les modèles proposés par l'école et imités par les écrivains.

Avec ce rappel, je ne prétends évidemment pas suggérer que la littérature latine manque d'originalité, mais seulement que cette tendance érudite, respectueuse de tout un monde de conventions, y est particulièrement marquée. A cela s'ajoute un autre aspect, commun lui aussi à toutes les littératures antiques, mais qui prend son plus grand relief à Rome, l'aspect oratoire. On connaît ce passage frappant des *Confessions* où saint Augustin s'étonne de voir saint Ambroise lire en silence et sans même remuer les lèvres [1]. C'est qu'à

---

[1] AVG. *conf.* 6,3,3, p. 101,25 Skutella ; cf. *epist.* 101,3 ; J. MAROUZEAU, *Le style oral latin,* REL 10, 1932, pp. 147-186 ; H.-I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* [4], Paris, 1958, p. 89 ; P. COURCELLE, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin* [2], Paris, 1968, p. 155, n. 2.

Rome, toute œuvre littéraire en prose ou en vers, et pas seulement les discours véritablement prononcés, est d'abord et avant tout destinée à être dite, lue à haute voix, déclamée. Cela comporte sur le plan du style et de la composition des conséquences très considérables, et qui sont sensibles pratiquement dans tout ce qui a été écrit en latin.

Or, je crains que ces aspects érudit et oratoire du latin ne constituent aujourd'hui des obstacles considérables à une approche spontanée de la littérature latine. C'est, je crois, que s'est déclenchée à la fin du 18e siècle une évolution, sans cesse accélérée et en cours aujourd'hui encore, qui a complètement métamorphosé notre goût. Qu'on considère la littérature, la musique, la peinture et la sculpture actuelles : je pense qu'on peut leur trouver au moins une caractéristique commune, c'est la volonté, non pas seulement de ne pas imiter les œuvres d'un passé même récent, mais bien de se couper de ce passé, de nier les liens qui peuvent exister entre la création d'aujourd'hui et celle d'hier, une ambition extraordinaire d'innovation, d'originalité, un désir de s'affranchir des formules et des conventions qui ne craint pas d'aller jusqu'à la destruction même du langage verbal, musical ou pictural. Dans ces conditions, comment faire comprendre à une époque essentiellement non classique, et même anticlassique, une littérature essentiellement classique ? Par ailleurs, la rhétorique est morte, et l'éloquence ne joue pratiquement plus aucun rôle dans notre vie actuelle. Cela explique l'étonnement et même le sourire que provoque aujourd'hui la lecture d'un texte du genre de l'exorde de la première *Catilinaire,* qui ne constitue pourtant qu'un exemple un peu extrême d'un ton oratoire omniprésent dans la littérature latine. Il y a donc deux caractères essentiels de cette littérature qui sont étrangers à notre goût actuel. Le spécialiste qui consacre sa vie au latin s'efforce par l'étude de se familiariser avec ces aspects, mais l'étudiant en latin qui doit se concentrer sur d'autres branches aussi et à plus forte raison le collégien qui ne fera peut-être plus jamais de latin après sa maturité ressentent, plus ou moins consciemment, mais à coup sûr, cette situation comme frustrante. Une plus grande familiarité avec l'univers de la littérature latine restera-t-elle inévitablement pour beaucoup un rêve quasi irréalisable ?

* * *

Il faut alors se demander s'il n'existe pas d'autres moyens, plus conformes à nos préoccupations d'aujourd'hui, pour accéder à cet univers et pour prouver par là même d'une manière plus convaincante la valeur générale des études latines. C'est de la réponse à cette

question que dépend l'avenir du latin. Je voudrais pour finir attirer l'attention sur deux possibilités, parmi d'autres, et nullement inédites, d'insuffler une actualité accrue à des études qui menacent d'être toujours plus isolées des intérêts et des préoccupations de l'immense majorité de nos contemporains même les plus ouverts et les plus cultivés.

Je me demande d'abord si, par le choix des textes étudiés et l'orientation du commentaire, il ne faudrait pas insister encore plus qu'on ne le fait sur les problèmes politiques et sociaux. Les Romains eux-mêmes ont d'une part admis leur infériorité par rapport aux Grecs dans le domaine de l'art, mais parallèlement affirmé leur supériorité dans le domaine politique et social: d'Ennius aux auteurs les plus tardifs, en passant par Cicéron, Virgile, Horace, Tite-Live, Tacite et bien d'autres encore, l'intérêt pour la mission politique et sociale de Rome apparaît très souvent au premier plan, et derrière ces développements qui révèlent les buts idéaux et les thèmes de la propagande officielle, il y a les mille témoignages qui échappent plus ou moins inconsciemment aux auteurs et qui nous font connaître l'aspect quotidien et non idéalisé de ces mêmes problèmes. Or, les questions qui sont en jeu sont les mêmes que celles qui se posent aujourd'hui : comment faire coexister des sociétés humaines très différentes par le degré de leur développement culturel et économique, leurs langues, leurs croyances religieuses ou idéologiques, leur manière de vivre, de penser, de sentir ? comment concilier le maximum de tolérance avec les nécessités de l'ordre public ? comment maintenir en équilibre une société qui soit cependant en mesure d'offrir un éventail varié de possibilités de promotion ? Rome a trouvé une solution à ces problèmes, qui comporte évidemment ses qualités et ses défauts, mais qui a eu du moins le mérite d'exister et de s'être montrée efficace pendant plusieurs siècles. Sans doute l'étude de ce système est-elle en premier lieu la tâche de l'histoire ancienne, qui y applique ses méthodes propres. Cependant le philologue, dont le travail consiste à ne négliger aucun aspect des textes qu'il étudie, pourra sans doute pour lui-même, et pour ceux qu'il a éventuellement le devoir d'enseigner, découvrir à ces textes un intérêt plus immédiatement accessible à l'homme d'aujourd'hui s'il connaît en détail le système politique et social romain et confronte sans cesse avec cette réalité les données implicites et explicites des textes. Ce point de vue revient sans doute à considérer les œuvres de la littérature latine plus comme documents que comme monuments, mais d'une part, cela n'est peut-être pas condamnable a priori, et d'autre part, le genre d'analyse que je recommande peut très bien aussi déboucher sur une connaissance plus

intime de la personnalité de l'auteur et même une meilleure compréhension des beautés de son œuvre [1].

Ce glissement du point de vue historique et social au point de vue psychologique et littéraire m'amène au second aspect que je voudrais souligner. Dans une étude intitulée *Freud et l'orthodoxie judéo-chrétienne* [2], un psychanalyste parisien, Francis Pasche, définit deux familles d'esprits, deux tendances, qu'il nomme « orthodoxe » et « gnostique », en précisant bien quel sens il donne à ces deux termes : il ne restreint pas la distinction qu'il fait aux esprits qui adhèrent soit à l'orthodoxie catholique, soit aux hérésies gnostiques, mais généralise ces deux attitudes qu'il considère comme typiques. Il définit l'orthodoxe comme un individu qui se conçoit dans sa singularité, son unicité, ici et maintenant, existant dans sa chair et avec ses passions, ancré dans le réel, non-idéaliste, assumant la totalité de sa personne, être mêlé, à mi-chemin entre le Bien et le Mal, conscient de la nécessité d'un effort, d'une édification, dans le temps, c'est-à-dire dans l'histoire, pour aboutir, à l'échelle de l'individu comme à celle de l'humanité, à un accomplissement peut-être chimérique et qui sera en tout cas toujours remis en question, mais dont il ne désespère néanmoins jamais. Le gnostique au contraire fuit le particulier, le familier, le concret, ce qui est daté et localisé, il rejette avec méfiance la chair, le réel, les passions, il a peine à assumer son être car l'idée du Mal qui est en lui lui est insupportable, il ne peut admettre le moyen terme, le mixte, l'alliage, la notion d'un passé et d'un avenir lui est difficilement supportable, il vit hors de l'histoire, dans un temps mythique, qui ne connaît pas de patients efforts, mais seulement des

---

[1] Je voudrais à ce propos attirer l'attention sur les observations à mon avis importantes et judicieuses de G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction,* Paris, 1963, pp. 242-248, qui constituent un chapitre intitulé *La philologie est une traduction.* L'auteur y aborde en particulier le difficile et classique problème de la définition de la philologie ; il la conçoit comme une ethnographie du passé, dont la tâche est de pénétrer grâce aux textes la *Weltanschauung,* la *Kultur* des civilisations du passé. Il montre l'insuffisance d'une conception de la philologie qui s'intéresse exclusivement aux problèmes esthétiques, littéraires et grammaticaux : « Comprendre les signifiants sans comprendre les signifiés, c'est comprendre tout ce que permettent de comprendre les relations formelles qui constituent le système linguistique d'une langue, sa structure : lexicologique, morphologique, syntaxique — ce qui peut se faire sans atteindre les signifiés. La compréhension des signifiés, c'est — ajoutée à la précédente, accessible par une autre opération : la connaissance des relations *arbitraires* (souligné par l'auteur), à travers le temps, cette fois, des mêmes signes avec leurs signifiés successivement différents» (p. 246).

[2] Conférence prononcée à la Société psychanalytique de Paris, en décembre 1959, réimprimée dans F. Pasche, *A partir de Freud,* Paris, 1969, pp. 129-156.

ascensions ou des chutes instantanées vers un Bien ou un Mal radicalement séparés, comme l'a montré Henri-Charles Puech dans un article fondamental paru dans l'*Eranos-Jahrbuch* de 1951 [1] et intitulé *La gnose et le temps*. Ce en quoi il faut peut-être préciser l'esquisse du psychanalyste, c'est que si le « gnostique » peut éventuellement passer à ses yeux pour un névrosé que des tensions internes excessives empêchent d'accomplir les virtualités qui sont en lui, on peut aussi d'un point de vue plus général considérer que ce sont les « gnostiques » qui, stimulés par l'éternelle angoisse de leurs insurmontables contradictions, deviennent penseurs, philosophes, inventeurs, créateurs dans le domaine des arts, et dire en un mot que le « gnostique » invente mais a peine à réaliser, cependant que l'« orthodoxe » métamorphose en réalisant.

Si nous jetons maintenant un regard sur le monde méditerranéen classique, ne voyons-nous pas les Grecs, dans leur quête du Beau, du Vrai, du Bien absolus, décoller parfois du réel, ces créateurs de l'idéal de mesure se détruire souvent eux-mêmes par leur démesure ? Platon imagine dans les moindres détails la constitution de l'Etat idéal, mais pendant ce temps, l'Etat réel, si imparfait, est totalement déconsidéré et les contemporains du philosophe politique se dévorent entre eux de cité à cité et de classe sociale à classe sociale avec férocité avant de tomber sous la domination étrangère. C'est alors que les sculpteurs réussissent à créer le type humain idéal, mais aussi inexistant, irréel. A cette même époque, les sophistes découvrent une nouvelle méthode d'approche de la vérité, pénétrante et lucide, mais périlleuse aussi, comme l'ont senti Aristophane et plus tard les Romains auditeurs de Carnéade, par l'indifférence morale qu'elle provoque face à des opinions polairement opposées par couples, par quoi la réalité est sans doute de mieux en mieux définie dans son ambiguïté, mais l'action pratique ou bien paralysée ou bien dépouillée de signification : la solution parfaite n'existant pas, toutes les solutions concrètes possibles deviennent égales dans leur imperfection et donc indifférentes. Lorsque le christianisme se répand dans le bassin méditerranéen, il est métamorphosé par la pensée grecque, par Clément d'Alexandrie et par Origène en particulier, ce sont eux et leurs successeurs qui définissent les premiers la théologie orthodoxe de la Trinité, avec en particulier son Médiateur, Verbe incarné, consubstantiel et coéternel au Père, donc parfaitement Dieu, mais assumant aussi l'intégrale condition de l'homme, et son Pneuma, qui procède et du Père et du Fils ; mais tout aussitôt surgissent

[1] Pp. 57-113.

d'innombrables hérésies, qui permettent sans doute de mieux préciser la formule orthodoxe, mais aussi la supplantent, le christianisme grec n'arrivant pas à accepter ce Médiateur qu'il a défini ; arien, il fait de lui un simple homme, monophysite, uniquement un Dieu, et quand il parvient à dominer cette contradiction, il annule l'efficacité de ce Médiateur en ne faisant procéder le Pneuma que du Père. Au début du 4e siècle après J.-C., le monachisme, ce nouvel humanisme, se répand dans l'Empire grec, mais il y prend très vite des formes extrêmes, l'ascète ne cherchant pas tant à discipliner sa chair qu'à véritablement l'anéantir ou la torturer avec d'incroyables raffinements.

Je me demande en revanche si, face au Grec qui crée, invente, mais souvent détruit sans tarder ce qu'il a inventé, le Romain ne serait pas plutôt cet homme qui accorde plus de réalité au cadavre du cheval mort qu'à l'Idée du cheval vivant, pour reprendre une formule de Francis Pasche. Le général, l'universel ne l'intéressent guère, il ne le conçoit même pas aisément, les abstractions théoriques lui échappent en grande partie, il est entièrement plongé dans l'individuel, le concret. Qu'on songe par exemple à la peine que les historiens modernes ont à définir avec quelque précision les principes et les mécanismes du régime politique créé par Auguste ; c'est que son caractère vague, ambigu, est voulu, et constitue paradoxalement la vertu essentielle du système, qui peut sans cesse s'adapter aux besoins nouveaux en respectant des susceptibilités de tous ordres derrière une façade conservatrice et même réactionnaire exigée par la propagande officielle, reflet du tempérament national. De l'héritage grec dans le domaine des arts plastiques, Rome adopte avec prédilection le portrait réaliste, qui enregistre chaque ride et chaque verrue, sans négliger l'expression générale souvent peu plaisante, ou sévère, ou sensuelle, ou franchement revêche, comme celle de tant de bustes de dames romaines ! Si les Romains s'indignent d'entendre un Grec parler un jour pour la justice et le lendemain contre la justice, c'est que le caractère pratiquement indispensable de cette vertu sur le plan politique et social est plus important pour eux que l'exercice verbal et intellectuel qu'on leur démontre, quel que soit le profit qu'on en puisse tirer sur le plan théorique. Après le triomphe du christianisme, les controverses sur la Trinité ne prennent jamais grande ampleur en Occident, les Latins adoptent la formule orthodoxe et s'y tiennent, l'Eglise se montre l'héritière directe du pouvoir politique central en mettant l'accent sur ce qui unit et non sur ce qui divise. Et quand le monachisme se développe en Italie, il fait apparaître ce monument littéraire bien romain qu'est la *Règle* de saint Benoît, riche d'un admirable équilibre qui évidemment accorde

la préséance au spirituel, mais se borne à réglementer la chair sans vouloir l'abolir.

Quand je considère ces faits bien connus que je viens d'évoquer, je me demande si l'on ne peut pas conclure à une prédominance des traits « gnostiques » chez les Grecs et « orthodoxes » chez les Latins [1], et j'imagine mieux entrevoir le rôle historique de Rome, qui ne se borne pas à transmettre l'héritage grec, mais le réalise et l'accomplit. Or si, gardant à l'esprit cette complémentarité du Grec et du Romain, du « gnostique » et de l'« orthodoxe », nous tournons notre regard vers notre société actuelle, nous constaterons, je crois, que prédomine aujourd'hui une race nouvelle de gnostiques qui, devant les stupéfiants succès mais aussi les scandaleux abus que présente notre monde, ont peine à en affronter en même temps la splendeur et la boue, inventent mille systèmes irréalisables, abdiquent devant la difficulté qui surgit de la confrontation de leurs idéaux avec la réalité, méprisent les patients efforts aboutissant souvent à des résultats sans doute en partie décevants et, abolissant l'histoire, veulent tout tout de suite et considèrent que face à l'espoir de cette mythique assomption, le réel n'est rien, qu'il peut même être anéanti, puisque aussi bien le néant, dans sa pureté, leur paraît préférable à cette réalité imparfaite [2].

Face à cette fermentation intellectuelle qui se détruit souvent elle-même par ses contradictions internes et ne parvient pas à reprendre pied dans le concret, je me demande si on ne pourrait pas, dans la littérature latine, interprète du tempérament romain, trouver une leçon très actuelle d'équilibre dans la construction de la société humaine et dans l'accomplissement de l'individu, l'exemple d'un effort patient, sans illusions, souvent même pessimiste, mais aussi sans désespoir, pour tenter de préparer un lendemain qui soit si possible un petit peu meilleur qu'aujourd'hui, le modèle du rôle que peut jouer une tradition vivante, qui ne rejette pas le passé ni ne l'accepte non plus comme un idéal, mais l'assume, le digère et sait s'y référer pour mieux comprendre le présent et mieux préparer l'avenir.

* * *

---

[1] Cette appréciation devrait naturellement être largement nuancée ; on songe immédiatement à des Grecs qui sont évidemment des « orthodoxes », Aristophane, Aristote, inspirateur de saint Thomas d'Aquin, d'autres sans doute aussi.

[2] A ce sujet, on lira avec intérêt A. Stéphane (pseudonyme commun de deux psychanalystes français), *L'univers contestationnaire. Etude psychanalytique,* Paris, 1969, livre que vomissent les gauchistes et dont le seul titre leur paraît profanatoire. Partial, unilatéral et mal composé, cet ouvrage n'en met pas moins fort bien en évidence l'attitude « gnostique », voire paranoïaque, du « contestataire », au sens le plus fort du terme s'entend bien.

Avant de finir, il ne me reste qu'à évoquer à nouveau les personnalités d'Ammien et de Claudien, ces Grecs « convertis » au latin. Je ne puis analyser ici en détail les motifs de cette double « conversion » [1]. Ce qui paraît du moins évident, c'est que ces deux Orientaux ont éprouvé l'un et l'autre un attachement profond pour cet Empire qu'ils voyaient gravement ébranlé, que leurs œuvres sont un témoignage d'admiration et de respect pour une idée politique et une forme de civilisation, et que ces sentiments ont été si forts qu'ils ont renoncé à leur langue maternelle pour écrire ces œuvres dans celle du peuple qu'ils admiraient. C'est pour cela que j'ai voulu mettre mon propos d'aujourd'hui en quelque sorte sous leur invocation. Ainsi m'assisteront-ils peut-être dans ma nouvelle tâche, tenter par mon enseignement d'illustrer ce qu'eux-mêmes ont aimé.

François PASCHOUD.

---

[1] La première raison qui vient à l'esprit quand on s'interroge sur les motifs de cette double « conversion », c'est qu'Ammien et Claudien ont voulu atteindre un public parlant latin, ce qui est incontestable. Mais on ne fait peut-être ainsi que déplacer le problème ; pourquoi ont-ils voulu atteindre un public parlant latin ? Claudien était poète de cour à Milan sans doute, mais comment en est-il arrivé là ? Je pense que de toute façon, il y a eu de la part de ces deux écrivains un choix dans lequel les circonstances extérieures, fortuites, n'ont joué qu'un rôle annexe. Du reste, on ne s'improvise pas écrivain, ni à plus forte raison poète, dans une langue étrangère. Rappelons à ce propos qu'à l'époque d'Ammien et de Claudien, le simple fait d'être plus ou moins bilingue n'était pas fréquent ; cf. l'ouvrage cité à la note 1, p. 132 (p. 36 sq.).